

Claude Carré

La métaphormose

D'abord il a fallu digérer la disparition de Mamy. Ce matin, quand je me suis installée pour le petit-déjeuner, il y avait un couvert de moins sur la table. Ça laissait plus de place pour le reste, la cafetière, le pot de chocolat en poudre, les confitures, les tranches de pain grillé, les boîtes de céréales, les kiwis quand il y avait des kiwis.

Au départ, c'était une idée de Mamy, les kiwis pour le petit-déjeuner. Pas toujours facile de trouver des kiwis mûrs en toutes saisons. Quand il n'y a plus eu de kiwis le matin sur la table du petit déjeuner, Mamy s'est retrouvée morte un peu plus. Plus tard on déménagerait sa chambre aussi, et alors adieu vraiment, Mamy.

Je pense à ça, souvent : tous ces gens qui ont été là et dont on pensait qu'ils prenaient une place folle : alors que pas tant que ça, finalement. Même les encombrants, ceux avec une grosse voix, des éclats de rire sonores, des colères tonitruantes. Quelques années suffisent pour qu'il n'en reste vraiment plus rien. Mamy, par exemple, qui s'en souvient encore, ne serait-ce que de son visage ? Non, Mamy, bien avant sa mort, n'était déjà plus grand-chose.

La chaise en bout de table, on l'a repliée vite fait et Papa a été la ranger dans

l'appentis, avec les autres. On n'était plus que quatre autour de la table, le matin au petit déjeuner, et ce qu'on a mangé après la mort de Mamy n'était ni plus mauvais ni meilleur qu'avant. Qu'elle ait été là ou pas n'a pas changé grand-chose. Vous verrez, la mort des autres, on en fait tout un fromage mais le pain a le même goût, et le café, pour peu qu'il soit passé lentement avec une eau à bonne température, est toujours corsé de la même façon, qu'il y ait quelqu'un de moins ou pas autour de la table.

Véra, qui a descendu les escaliers avec la grâce d'un sac de sable traîné par un déménageur, est venue s'asseoir en face de moi. Elle a dit :

— Mamy n'est pas revenue ?

— Quand se décidera-t-on à dire à ma petite sœur que sa Mamy est partie à tout jamais ? Quand cette gosse se décidera-t-elle à comprendre par elle-même que quelqu'un qui n'est plus dans sa chambre, ni à la table du petit déjeuner ni à l'hôpital ni nulle part ailleurs, est *vraisemblablement* mort ?

Ni Papa ni ma mère n'ont répondu quoi que ce soit. Lorsque Véra a élevé le bras pour tendre son bol, ma mère l'a servie en lait tiède et Papa a versé en pluie dessus les céréales aux fruits rouges. Comme les autres matins. Et comme les autres matins, Véra n'a pas dit merci, à quoi bon se fatiguer à répéter tous les jours la même chose, quand on a dit merci une fois, c'est pour toujours, ça suffit bien.

Véra a tourné les yeux vers moi, imaginant que je pourrais peut-être répondre à sa question, comme si c'était à moi de faire le premier pas vers la mort de quelqu'un, alors qu'on a des parents pour ça. Je lui ai demandé :

— Je peux avoir du pain ?

— Démerde-toi, a-t-elle répondu ; j'ai pas le temps, je vais à l'école, moi, j'ai pas un cul de vache collé sur ma chaise.

— Véra, sois gentille avec ta sœur ! a crié ma mère.

— Ça, une sœur ?

Je n'ai pas relevé. Je me suis juste penchée en avant en soufflant comme un éléphant de mer et la chaise a grincé. Je savais qu'ils avaient peur que je la bousille, à la longue. J'ai réussi à attraper les tranches de pain disposées dans la corbeille en renversant sans doute quelque chose au passage, mais c'était pas grave, ma mère essuierait. Papa a dit :

— Ce serait sympa si de temps en temps on pouvait prendre un petit déjeuner dans la bonne humeur. On pourrait signer un protocole de paix avant d'entrer dans la cuisine, par exemple.

Il avait le chic pour toujours trouver des trucs louches à dire, que personne ne relevait plus. Il était assis à côté de moi et il se resservait du café assez régulièrement, bien longtemps après que maman soit partie emmener Véra à l'école et qu'elle prenne son service à la cantine, dans la même école. C'était pratique : comme ça, elle récupérait ma sœur le soir à la fin de la classe et la ramenait à la maison.

Après, quand ma mère rentrait avec Véra, elle lui criait dessus pour qu'elle fasse ses devoirs et ma petite sœur gueulait en disant qu'il n'y avait pas de raisons, que « *l'autre truie*, comme elle disait, *on ne l'oblige pas à faire ses devoirs, elle !* »

Ce qui n'était pas une ambiance très pratique pour dormir, alors que franchement qu'est-ce que j'aurais bien pu faire d'autre ? Déjà que me sortir du lit le matin

c'était toute une histoire, qu'ils devaient s'y mettre à plusieurs.

Maintenant que Mamy était morte, que je l'avais rétrécie jusqu'à ce qu'elle meure *Oh désolée*, il fallait que je trouve de quoi passer le temps, mes journées étaient longues. C'est pour ça que j'ai commencé à « m'occuper » de Papa. Je me suis mise à y penser très fort et comme avec Mamy, ça a plutôt bien marché : le lendemain du jour où j'ai commencé, il paraissait déjà un peu ratatiné sur sa chaise du petit déjeuner, comme s'il avait été passer trois semaines en sanatorium pour une cure d'amaigrissement, mais en une seule nuit.

— Ça va ? lui a demandé maman, en sourcillant très fort.

Lui ne s'étant rendu compte de rien, allongeant à peine un peu plus le bras pour s'emparer du pot de confiture aux myrtilles, l'un des derniers de ceux qu'avait préparés Mamy :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ça n'irait pas ?

— Oui, pourquoi ? a fait Véra, pas trop mal réveillée ce matin-là, mais se demandant toujours en coin ce qu'était devenue sa grand-mère.

— Morte, je lui ai soufflé de derrière mes dents.

— Maiiiiis... ! a-t-elle hurlé en se serrant contre sa mère, qu'est-ce qu'elle raconte, l'autre tarée, là, encore ?

— Ne parle pas comme ça de ta sœur !!

— Elle me fait peur !

— S'il vous plaît, a demandé Papa à ce moment-là, et si on mettait au point un temps calme pour savourer l'odeur du café frais et des tartines grillées ?

Heureusement que je ne les voyais que le matin. À part Papa, bien sûr, cloué à la maison depuis qu'il avait fait une rechute de chômage. Et heureusement qu'il était là : qui m'aurait aidé à me remettre au lit après le petit déjeuner, sinon ?

Le matin suivant, il avait encore bien diminué. On aurait presque pu en poser deux comme lui sur sa chaise, il pouvait balancer ses pieds puisqu'ils ne touchaient plus le carrelage de la cuisine. Ce qui ne lui coupait pas l'appétit :

— Quelqu'un peut m'approcher le pain ?

Du coin de mes yeux enfoncés dans leurs orbites, *oh si désolée*, je voyais bien que ma mère le regardait avec inquiétude, suivant les contours de son corps fondu, réalisant qu'avec Mamy aussi ça avait commencé comme ça, mais ne disant rien pour n'inquiéter personne, à commencer par elle-même.

Le matin d'après, on a dû mettre des bottins sous les fesses de Papa pour qu'il soit à notre hauteur ; il était tout étriqué, tout perché mais ça ne lui faisait ni chaud ni froid, il était plutôt souriant, même.

C'est ma mère qui marquait le coup, ses yeux affolés passant sans cesse de son mari minuscule à sa fille aînée *oh désolée-désolée* très obèse, expliquant en pensée *je ne comprends pas, hier soir ça allait encore, cette nuit je n'ai rien remarqué, c'est juste lorsqu'il s'est levé que...* — et là laissant un blanc, incapable de continuer.

Véra, elle, faisait toujours l'autruche, occupée qu'elle était à cultiver sa petite personne de sale gosse, tournée sur elle-même à s'en faire une torsion des

cervicales. Se levant sans crier gare, brusquement énervée :

— J'en ai marre de vous, d'toute façon !

Petite sœur adorée. Qui a renversé son bol avant de se lever, qui m'a fait un doigt d'honneur pendant que ma mère avait le dos tourné et qui a filé vers la porte d'entrée en fredonnant une comptine vulgaire.

— Véra, s'il te plaît, a geint Papa avec cette autorité naturelle que tout le monde lui enviait, il ne serait pas possible qu'on se sépare dans l'harmonie, qu'on fasse un peu la paix en se réjouissant à l'idée de nous retrouver ce soir ?

Cause toujours, Daddy, tu ne vis pas dans le même monde. C'était notre problème, personne n'était du même monde dans la famille. Une fois claquée la porte d'entrée,

tu as sauté au bas de ta chaise, Papa, tu t'es dandiné jusqu'au canapé avant d'allumer la télé. Tu étais devenu trop petit, maintenant, trop faible, tu n'as pas pu m'aider à me remettre au lit. Alors je suis restée là comme une barrique, dodelinant un moment, puis abattant la tête sur la table, les cheveux trempant dans le lait, avachie, somnolant jusqu'en début de soirée, m'étouffant par moments dans mes végétations.

Le lendemain, c'était fête, puisqu'on attaquait le week-end avec ma mère et ma petite sœur à la maison. Que du bonheur. Par ailleurs, la situation était devenue tellement sérieuse pour Papa que ma mère a dû aller chercher la chaise à bébé dans l'appentis avant de la glisser contre la table, comme on avait fait avec Mamy à la toute fin. Elle a pris petit-Papa par-dessous les bras et l'a soulevé avant de le déposer là-haut sur la planche de bois, les petites mimines de micro-Papa jouant avec les boules de couleur sur la tige de métal rouillée.

— C'est gentil à toi, merci, a dit Papa d'une voix égale. Ça sent bon le pain grillé.

Il a attaqué son café d'excellente humeur, un peu ridicule dans un de mes vieux *babygros*, demandant à tous si on avait bien dormi, s'attirant en retour un grognement de Véra et un petit étouffement de ma part.

— Ah ben tant mieux, tant mieux, a-t-il ajouté ; j'aime quand tout le monde est content autour de moi, qu'on puisse profiter de ce moment tous ensemble.

J'ai bien remarqué que le regard de ma mère ne me lâchait pas, qu'il était plein de reproches, alors je me suis excusée en silence *si désolée, je n'ai pas trouvé autre chose pour vous soulager*. Véra gardait les yeux plongés dans le contenu de son bol pour éviter de regarder les choses en face, pensant *Papa, il fait comme Mamy: il devient de plus en plus riquiqui*.

— Si je pouvais ne pas passer — inspiration rauque — la journée endormie sur la table, comme hier — autre inspiration rauque — ce serait cool, ai-je dit à ma mère en vidant un nouveau litre de lait entier dans mon écuelle.

— Je vais voir ce que je peux faire, a-t-elle répondu, songeuse, un peu inquiète à l'idée de soulever seule mes cent quatre-vingts kilos.

On est restés un moment absorbés dans nos bruits de bouche jusqu'à ce que papa, gigotant dans sa chaise à bébé, intervienne :

— Il faudrait demander au docteur Kervéan de repasser pour un contrôle, non ? a-t-il fait à ma mère en me désignant d'un coup de son minuscule menton.

— Mouais. Et qu'il t'ausculte toi aussi, peut-être.

— Pourquoi ? Je vais bien, moi, je n'ai pas de problèmes !

Sa voix était claquante, sonore, presque plus forte que jamais, et c'est vrai qu'à part sa rétractation, il avait l'air plutôt en forme. Comme Mamy avant qu'elle ne disparaisse.

Après avoir repris trois fois du café, il a demandé à maman de le descendre et de lui allumer la télé. À part ça, la journée a été assez tranquille, Véra retranchée dans sa chambre et maman partant faire les courses du samedi après m'avoir déchargée sur mon lit aménagé, se déglissant les vertèbres, comme d'habitude. Moi, j'ai fait un bon somme, enchaînant directement sur la nuit de manière à être en forme pour le petit déjeuner du dimanche matin.

Quand je me suis réveillée un peu avant huit heures, quand ma mère et Véra m'ont aidée à me mettre debout et installée à ma place en grimaçant, Papa était déjà là, si l'on peut dire : si rétréci qu'elles l'avaient assis sur la table au sommet d'un coquetier. Manifestement, il était à deux doigts de nous quitter. Mais toujours d'excellent appétit et la voix aussi ferme :

— Hum, ça sent bon. Vous avez bien dormi ?

Ma mère, les yeux embués, n'a pas répondu, occupée à lui tartiner de minuscules bouts de pains pour qu'il les trempe dans son dé à coudre de café.

— Et toi, Papa, comment tu te sens ? lui ai-je fait dans un râle, incapable lui dire clairement *tellement désolée, vraiment, je ne savais plus comment faire pour t'éviter de m'avoir sous les yeux...*

— Ma foi plutôt bien ; je suis content que ce soit le week-end, qu'on ait un peu plus de temps pour nous quatre.

— Tu veux dire pour nous quinze ; la grosse, là, elle compte bien pour douze, non ?

— Véra ! a tenté de se fâcher ma mère sans y parvenir, la gorge trop serrée.

— C'est pas bientôt l'anniversaire de quelqu'un ? a demandé Papa dans son coquetier.

— Si, le tien, a répondu ma mère en se levant de table pour qu'on ne voie pas qu'elle s'était mise à pleurer. Raté.

— Tu crois qu'elle pleure encore à cause de Mamy ? m'a soufflé Véra.

— Je crois — inspiration rauque — qu'elle pleure à cause de tout en général.

Bref, tout ça pour dire que la journée a fini par passer et que le soir venu on était déjà impatients d'être au lendemain pour se retrouver tous autour du petit déjeuner. Pour un bon café. Après la nuit, Véra avait les yeux dans les chaussettes ; c'est son humeur de chien qu'elle est venue affaler en face de moi ce lundi matin. Ma mère a pris sur elle pour la dérider un peu :

— Ouvre un peu les yeux, ma chérie, ce sera plus facile pour beurrer tes tartines.

— Si c'est pour voir ça ! a-t-elle grogné en parlant de moi. Papa n'est pas là ?

— Bien sûr que je suis là ! Pourquoi je ne serais pas là ? a fait la voix de notre père, aussi forte et dynamique qu'avant.

En cherchant un peu, en plissant les paupières, on finissait par l'apercevoir, perdu au milieu des miettes sur la toile cirée, gros comme un grain de sésame, gesticulant pour attirer l'attention.

— Pour rien au monde, je ne raterais le petit déjeuner, affirma-t-il avec la plus grande conviction.

On en était bien convaincus, mais ça ne nous a pas empêché de soupirer d'un air entendu : il avait quasiment disparu de la circulation, et moi qui ne pouvais toujours pas expliquer *si désolée, je n'ai pas trouvé autre chose pour vous épargner le naufrage de ma vie.*

Ma mère, grise, a pris le temps de débarrasser avant de partir ; puis elle a passé un coup de serviette sur la table, emportant Papa avec les miettes, allant secouer le tout par la fenêtre de la cuisine, pour les oiseaux. On a encore entendu Papa dire :

— Il faudrait qu'un jour on puisse arriver à discuter de tout ça, les uns et les autres, non ?

Et puis une fois la fenêtre refermée, on n'a plus rien entendu. Il n'était pas loin de huit heures du matin, j'ai attaqué mon quatrième litre de lait sous les yeux de Véra qui restait assise là, me regardant sans moufter mais voulant dire *qu'est-ce que t'as encore fait, monstre ?* Quelques instants plus tard, de l'entrée, ma mère a crié :

— Véra, tu te dépêches, tu vas nous mettre en retard, encore !

— Moi je sais, lui a lancé ma sœur sans me quitter les yeux : si Papa est parti, c'est à cause de Baleine, là, qui voulait toute la place pour elle !

Avec ce qui me restait d'élasticité dans les joues, j'ai réussi à sourire, à soutenir son regard et à penser très fort pour qu'elle le prenne en plein dans les dents *t'inquiète, ma poulette, je vais m'occuper de toi, maintenant. C'est ton tour.*

L'auteur

Après avoir compris sur le tard que voyager n'était pas un métier, Claude Carré s'est résolu à écrire : du théâtre, de la bande dessinée, des romans jeunesse, des fictions radio et des nouvelles, avant de réaliser qu'aligner des milliers de mots sur des centaines de feuillets, ce n'était pas un métier non plus. Au moins, il ne s'est pas senti dépaysé.